

LE BOUC ÉMISSAIRE : UN ÉLÈVE EN DANGER

Nancy Bresson

Psychologue clinicienne, Institut universitaire de formation des maîtres
Université Lyon 1 et Lyon 2, France

Résumé

Psychologue clinicienne dans l'Éducation, j'ai été confrontée à des suicides de jeunes, chaque fois liés à des positions de boucs émissaires dans la classe, non prises en compte ni traitées comme telles dans la réalité scolaire, ainsi qu'à des situations d'élèves victimes de persécutions groupales. J'ai été frappée par le fait que ces phénomènes étaient non seulement méconnus mais parfois même déniés par les adultes de l'institution qui se sentent démunis, impuissants et souvent gagnés par des représentations confuses ou stéréotypées. Je propose alors des stages de formation visant une sensibilisation à l'observation des groupes puis aux problématiques groupales et à leur traitement, permettant aux enseignants et à différents professionnels de l'éducation volontaires de se former. Alternant approches théoriques et analyses de situations, nous étudions les différents phénomènes de groupe, analysons des situations vécues et envisageons des démarches de prévention, de régulation ou de remédiation adaptées à chaque situation.

Introduction

Je suis psychologue clinicienne et formatrice dans l'Éducation nationale, à la fois à l'Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM) et dans les Universités Lyon 1 et Lyon 2. Dans ce cadre-là, j'interviens à leur demande dans différents établissements du premier et second degrés : écoles, collèges et lycées, dans des groupes Balint d'élaboration des pratiques professionnelles.

Ce travail est issu directement de ma clinique : c'est dans cette rencontre avec les enseignants, les surveillants, les conseillers d'éducation, les infirmières et assistantes sociales de l'Éducation nationale que j'ai été alertée à plusieurs reprises, de façon rapprochée, par cette problématique d'enfants et de jeunes en grande souffrance dans le cadre scolaire, car ils sont persécutés dans leurs groupes-classes.

Cette position de bouc émissaire a pu mener, malheureusement, certains adolescents au suicide et, travaillant après coup sur ces situations avec les adultes témoins, je me suis rendu compte à quel point elles ne sont ni repérées ni prises en compte à temps et dans leur gravité, par l'école.

À d'autres reprises, dans des groupes Balint, j'ai rencontré des situations moins tragiques d'élèves victimes de persécutions groupales, mais chaque fois j'ai été frappée par le fait que ces phénomènes

de groupes étaient non seulement méconnus par les adultes de l'institution, mais parfois même déniés dans un premier temps, voire tolérés.

1. Un constat clinique alarmant : la souffrance dans le groupe, une grande inconnue

Sur le plan étymologique, l'origine latine d'émissaire, *emissarium*, signifie le déversoir, la décharge et elle vient du verbe *emitto, emittere* : envoyer dehors, faire aller dehors. Nous sommes bien là du côté de la décharge, de la pulsion et de l'exclusion.

Je vais commencer par deux vignettes cliniques afin d'illustrer mon propos.

Un jeune enseignant en lycée professionnel, timide, débutant, avec un léger défaut de langage d'ailleurs, se retrouve à enseigner une matière peu appréciée par les élèves, auprès de classes difficiles. Dans la classe la plus pénible, les élèves s'insultent régulièrement et persécutent l'un d'entre eux, « le fayot », celui qui a les meilleures notes de la classe. Nous l'appellerons Antoine.

Il s'agit là, vous vous en doutez, d'une de ces classes où ont été rassemblés nombre d'élèves en échecs et à problèmes. Ces classes (qu'on appelle parfois trivialement « poubelles ») sont déjà, dans leur constitution et leur position institutionnelle, marquées du signe de l'exclusion, ce dont les élèves ont parfaitement conscience. C'est bien sûr dans ce genre de groupe que se développent particulièrement la violence, le rejet et que les phénomènes de groupes sont les plus destructeurs.

Un an après, dans un groupe d'analyse des pratiques professionnelles, le jeune enseignant relate que chaque fois qu'il se retournait pour écrire au tableau, il entendait fuser les pires insultes : « Connard ! », « crétin », etc. Il faisait alors face à la classe et demandait au groupe qui avait prononcé ces propos déplacés. Chaque fois, réponse hilare d'un petit noyau d'élèves : « Mais, ce n'est pas à vous, monsieur, que ça s'adresse, c'est à Antoine... Vous savez bien... ». Le jeune enseignant, soulagé de ne pas perdre la face et totalement démuni, non formé, n'intervenait pas, ne sachant pas comment le faire, mais il en gardait une certaine mauvaise conscience.

On peut remarquer là comment le choix d'Antoine en tant que victime protégeait les enseignants qui savent bien qu'ils peuvent être mis eux-mêmes dans cette position de bouc émissaire d'un groupe-classe. En effet, leur silence inconsciemment complice du reste de la classe, tolérant les humiliations, maintenait Antoine dans cette position qui, au fond, les préservait.

La situation perdurait, le jeune enseignant, comme l'équipe, tâchait de survivre dans cette classe cauchemardesque... De plus, pour ne pas trop décourager ces élèves en grandes difficultés scolaires notamment, les enseignants les avaient « surnotés » toute l'année, sans leur en parler, bien sûr.

En février et en mars, les examens blancs (là, il s'agissait d'un BEP) eurent lieu. Antoine qui s'était accroché toute l'année à ses notes et qui tenait sur le plan narcissique grâce à ses résultats scolaires et l'espoir de sa future réussite a reçu un vendredi ses résultats qui étaient les meilleurs de la classe, mais néanmoins au-dessous de la moyenne.

Il n'a jamais pu revenir au lycée ; il s'est suicidé dans le week-end.

Un an après, le jeune enseignant était encore bouleversé et extrêmement culpabilisé par ce décès d'Antoine et essayait de mettre du sens sur l'impensable et l'impensé de cette mort.

Je ne souhaite pas alourdir la charge émotionnelle liée à ces situations, mais je ne peux pas néanmoins ne pas brièvement évoquer devant vous une seconde situation qui s'est terminée de façon tout à fait tragique également dans un collège dit « difficile » (en France, on les situe dans des Réseaux d'éducation prioritaire).

Il s'agit là d'un jeune de 13 ans, intellectuellement précoce et dont les parents décident, pour le socialiser, de l'intégrer dans le collège du secteur. Très vite repéré dans sa classe à cause de son décalage intellectuel et de ses préoccupations différentes, le jeune garçon se retrouve la proie des railleries de ses camarades, puis de leurs persécutions de plus en plus fréquentes. Il essaie de se protéger en se « réfugiant » vers les adultes de l'établissement auprès desquels il se sent bien : conseillère pédagogique, professeur de mathématiques. Il n'ose pas pour autant beaucoup se plaindre des autres élèves auprès d'eux ; il préfère de brillants échanges intellectuels.

À la maison, quand la situation est devenue trop insupportable pour lui, il supplie ses parents de lui permettre de ne pas retourner au collège. Les parents, très inquiets, refusent néanmoins après avoir alerté le collège, de peur que leur fils retrouve la vie trop isolée qu'il avait avant. Le jeune se tue.

À plusieurs reprises et de façon rapprochée, j'ai été confrontée à des situations dramatiques comme celles-ci qui m'ont beaucoup touchée et interrogée en tant que psychologue et professionnelle dans cette institution. Même s'ils ne conduisent pas heureusement toujours au passage à l'acte, ces vécus de bouc émissaire fragilisent énormément sur le plan psychique et celui de l'image de soi, les jeunes qui en sont victimes.

Face à ces phénomènes de groupes fréquents et si peu identifiés d'une part et d'autre part, aux effets psychiques désastreux de ce type de harcèlement sur la victime, mais aussi sur les persécuteurs et le groupe de témoins passifs, j'ai pu constater à quel point les adultes responsables se sentent démunis, voire impuissants et souvent gagnés par des représentations confuses ou stéréotypées qui ne différencient pas humiliation et moquerie, pensent que la victime est coupable aussi et que les adultes n'ont pas à intervenir... Il existe de nombreux et forts préjugés par rapport à ce phénomène.

2. Une réponse formative

J'ai alors décidé, dans un objectif de prévention et d'élaboration de ces situations, de proposer des stages de formation continue d'une semaine aux différents professionnels de l'Éducation nationale souhaitant se former dans ce domaine.

Bien qu'ils soient ouverts à toutes les catégories professionnelles, j'ai pu remarquer, depuis les trois ans que ce stage est proposé, que le public concerné majoritairement par cette problématique est constitué de conseillers d'éducation et d'infirmières qui viennent tous avec des situations passées ou actuelles très préoccupantes. Peu d'enseignants, par contre, s'inscrivent et participent à ces stages, ce qui corrobore mes précédents constats. Pendant ces journées, nous alternons approches théoriques et analyses de situations vécues apportées par les participants, situations qui sont à l'origine de leur présence au stage.

Sur le plan méthodologique, je privilégie deux axes : sensibiliser les stagiaires à l'observation au sens clinique du terme puis aux problématiques groupales.

Les enseignants prennent peu le temps d'observer leurs élèves, individuellement, en petits groupes (comment ils entrent en cours, auprès de qui ils se placent, s'ils sont isolés ou très entourés dans la classe, comment ils se mettent au travail) et leurs classes dans leurs entités et personnalités ; l'observation est, à mon avis, la première clef de la prévention. J'insiste sur l'état empathique, réceptif de l'adulte, sa capacité d'attention à l'autre. Apprendre à repérer les élèves en souffrance est un des objectifs.

De plus, la limite entre les querelles, les disputes et les persécutions n'est pas toujours simple à identifier ni à définir : où est la limite du tolérable ? Cette problématique nécessite une bonne

intelligence et compréhension de la situation avec, au préalable, une observation fine et suivie des groupes et de leurs phénomènes, une attention aux signaux de persécution et de violence et la mise en commun des observations dans l'équipe d'adultes responsables afin de mettre du sens sur ce « matériel » collecté.

Nous nous intéressons ensuite au concept de groupe, à la fantasmatique propre au groupe et aux différents phénomènes de groupes appliqués à la classe à travers une approche psychanalytique adaptée de W. R. Bion, Didier Anzieu et René Kaes.

3. Le bouc émissaire : une défense par rapport à des angoisses archaïques

Afin de cerner la problématique du bouc émissaire, nous cherchons à identifier à quel moment ce phénomène apparaît dans les groupes, à quelles angoisses et à quels fantasmes archaïques il répond, quels mécanismes de défense (idéalisation et clivage) sont en jeu.

La vie en groupe ne va pas de soi et nous confronte à nos angoisses, à notre sentiment d'insécurité intérieure. « Le groupe est une menace primaire pour l'individu », affirme Anzieu (1975, p. 38), dans *Le groupe et l'inconscient*, et il précise que la menace porte sur le sentiment perdu d'unité du Moi, l'image d'un corps morcelé et la contagion de cette menace.

En effet, le clivage bon objet et mauvais objet permet d'expulser la part « mauvaise » en soi sur l'extérieur ; avoir un ennemi extérieur rassure : le mal, ce n'est pas moi, c'est l'autre.

Vivre ensemble, nous apprend Freud, en 1929, dans *Malaise dans la civilisation*, représente la plus dure épreuve imposée à l'homme, la plus grande souffrance. Accepter l'altérité de l'autre nous confronte à notre propre sentiment d'insécurité intérieure.

Nous savons que le phénomène du souffre-douleur se met en place lorsque des tensions internes insupportables envahissent individus et groupes, lorsqu'un groupe a du mal à fonctionner et à se structurer, qu'il se sent en danger. Un des membres est alors sacrifié pour protéger le groupe, lui permettre de survivre. Comme le bouc émissaire de la Bible (Dans le Lévitique 17, deux boucs sont sacrifiés : le premier est égorgé et son sang est répandu de façon tout à fait ritualisée ; le second est chassé dans le désert, il est chargé de tous les péchés d'un peuple et destiné à en expier la culpabilité), il est une réponse à la menace interne individuelle et groupale. L'un paie pour tous les autres. La dénonciation de ses prétendues infériorités et culpabilité nous rassure et nous innocente.

C'est souvent au début, dans les périodes initiales de la vie d'un groupe, où les angoisses archaïques de morcellement, de dépersonnalisation, de persécution et de vide émergent que peuvent alors se créer des alliances entre plusieurs personnes destinées à réunifier le groupe en sacrifiant un des membres, dans les moments de tension et de régression également quand le groupe se sent en danger. Je cite là Anzieu : « Dans les débuts de réunion, quand chacun est gêné, quand les uns se retirent sur leur île et que d'autres foncent dans le tas et tentent d'accaparer le groupe...l'image sous-jacente à ces comportements et ces émois anxieux...est l'image du corps morcelé » (1975, p. 39).

Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est de montrer en quoi ce n'est pas la manifestation du phénomène qui est destructrice et pathologique, mais plutôt son exacerbation et sa chronicité à travers les répétitions, voire les fixations.

Cette chronicité alarmante ne peut avoir lieu seulement si l'entourage la tolère et ne sait réagir.

Du côté des victimes : une répétition destructrice

Une enquête menée dans des écoles de Flandre et relatée dans l'ouvrage de G. Deboutte (1997), *Comment en finir avec les persécutions à l'école ?*, précise qu'un enfant sur cinq est victime de persécutions, que la tranche d'âge la plus touchée s'étale entre 9 et 14 ans et que les garçons sont beaucoup plus concernés par des coups, insultes et actes que les filles, plus tournées vers le langage, les remarques blessantes, les exclusions. Les effets psychiques de ces humiliations et attaques des liens sont désastreux pour les victimes, mais aussi pour les persécuteurs et le groupe de témoins plus ou moins passifs.

Tout enfant peut se retrouver souffre-douleur d'un groupe ; un concours de circonstances ou des causes multiples fragilisant le Moi et les défenses peuvent en être l'origine. De plus, chaque situation est différente et mérite une approche spécifique. Avoir subi des brimades dans le passé fragilise et représente un facteur direct important pour en subir de nouvelles. Les souffrances et angoisses causées par des persécutions répétées mènent les jeunes à la dépression ou à la somatisation. Sur le plan scolaire, les symptômes peuvent se traduire par la démotivation, des chutes de résultats, de l'absentéisme répété, voire un abandon de la scolarité.

Les persécutions poussent les victimes à se réfugier dans un monde imaginaire, car elles vivent avec un sentiment permanent de menace et d'insécurité interne et externe. Si les persécutions sont fréquentes et durent depuis longtemps, les boucs émissaires finissent, comme dans les cas de harcèlement moral, par être attaqués dans leur identité même et par estimer, dans un mouvement dépressif et d'identification à l'agresseur qui le leur fait penser, qu'ils ne valent plus rien et qu'ils sont coupables de ces persécutions. N'ayant plus aucune estime d'eux-mêmes, ils pensent ne pas mériter d'amis et finissent par « choisir » la solitude. Ils se taisent le plus souvent, soit parce qu'ils sont menacés, soit par honte et peur d'aggraver la situation.

Le comportement sadique des persécuteurs dominants dans le groupe

Il relève le plus souvent du symptôme et trahit une problématique latente. Souvent agressifs, révoltés, refusant les règles, ils risquent aussi de s'installer dans ce rôle et de rester en décalage par rapport aux autres (groupe et adultes). Ayant du mal à se faire accepter et respecter, ils imposent le respect et la crainte afin de gagner en pouvoir et en prestige dans le groupe, révélant ainsi à leur insu leur fragilité narcissique. Manquant de confiance en eux-mêmes, ils ont besoin d'un bouc émissaire pour se prouver leur existence ce qu'on peut traduire ainsi : « Moins je m'aime, plus je le hais ».

René Kaës (2002, p. 103), dans *Les théories psychanalytiques du groupe*, décrit : « ...les alliances perverses [...] se spécifient par le désaveu commun, par le secret partagé et par l'emprise que le pervers exerce sur ses partenaires ». Une recherche danoise relatée par Deboutte (1997) affirme que plus de la moitié d'entre eux ont ensuite fait de la délinquance ou connu l'alcoolisme.

Les persécuteurs continueront impunément aussi longtemps qu'ils pourront. Ils doivent entendre qu'ils ne gagneront pas l'amitié des autres en harcelant et trouver d'autres moyens de se faire valoir avec des responsabilités véritables pour apprendre à aborder les autres différemment.

Le groupe « intermédiaire »

« Je suis autre lorsque je fais groupe », nous apprend Bion (1965, p. 45), qui a su décrire la dépendance vis-à-vis d'un chef, les pulsions agressives d'attaque et de fuite dans les groupes.

Les enfants ou jeunes témoins plus ou moins passifs par rapport aux persécutions en souffrent également. Souvent terrorisés eux-mêmes ou cherchant à se protéger, ils se taisent, par lâcheté, tout en ressentant une profonde culpabilité ou se retrouvent en difficulté relationnelle avec la victime, car leur relation est « intrusée », voire menacée... Ils peuvent également devenir progressivement indifférents à l'autre et sa souffrance, car il n'est pas facile de s'identifier à un souffre-douleur !

4. Des perspectives en termes de remédiation

Nous avons vu à quel point l'observation est importante afin de ne pas tomber dans le déni en minimisant par des préjugés du type : « ça passera tout seul, il ne faut pas s'en occuper » ou bien « ils se forgent le caractère, c'est la vie », ni mal interpréter le phénomène (attitude très fréquente) et penser que c'est la faute de la victime, parce qu'elle se laisse faire ou, au contraire, parce qu'elle se démène pour se défendre (dans une position plus active). On risque aussi d'aggraver la situation en intervenant dans l'urgence et en humiliant les persécuteurs.

En réponse à la loi du silence et/ou la loi du plus fort, il s'impose de rappeler la Loi symbolique protectrice qui permet de vivre ensemble, de proférer les « inter-dits » fondamentaux, « inter-dits » du meurtre et de faire mal, interdit de l'inceste (on écrira en deux mots « inter-dit » afin d'accentuer l'importance de la relation éducative qui va s'établir et se dire à ce moment-là entre (inter) l'adulte et le jeune). Le monde des interdits doit s'inscrire dans le langage. L'interdit portant sur l'objet de la pulsion et ne disqualifiant ni la pulsion ni le sujet est nécessaire et structurant.

Humilier un jeune en le traitant de mauvais sujet ou de monstre n'aura pas le même impact éducatif intéressant et risque d'aggraver la situation de persécution, tout comme réagir à sa violence de façon spéculaire.

La mise en place de sanctions éducatives intelligentes peut s'avérer profitable également dans certaines situations si elle permet de développer le sens des responsabilités chez les persécuteurs par exemple et faire réfléchir au concept de réparation.

Deux articles de Marinette Belmont (1997 et 1998), enseignante dans le secondaire, tirés de la Revue *Je est un Autre*, dirigée par Lévine, proposent un traitement remarquable du phénomène de bouc émissaire apparu dans la classe dont elle était professeur principal ; ils décrivent comment elle mène là une véritable sensibilisation à la responsabilité individuelle, à la souffrance, à l'empathie à partir de l'utilisation de différents moyens d'expression (jeux de mots, dessins, expression du ressenti) et de supports culturels adaptés, informatifs et riches d'enseignement humain¹. Elle fait réfléchir les élèves à l'origine des moqueries, à ce qui dans l'autre, irrite, fait peur... Elle leur fait entendre le ressenti des victimes, leur apprend à se mettre à la place de l'autre, à s'identifier à lui. C'est un travail passionnant et très juste sur le plan humain.

En conclusion, des mesures de prévention à développer

- Une des premières mesures de prévention dépend de la politique de l'établissement scolaire : certains établissements, par le climat tendu, sélectif, compétitif, presque militaire, contribuent au développement de ce phénomène ; l'attitude des adultes respectueuse des jeunes ou fuyante et craintive modélisera aussi en partie les réactions des élèves.

Un ouvrage sociologique, *L'élève humilié* de Pierre Merle (2005), dénonce les pratiques de « rabaissement scolaire », de jugements négatifs publics, de menaces d'orientation par échec... Un cadre sécurisé, un environnement propice ouvert et supervisé par des adultes attentifs développeront moins d'angoisses et de violence persécutrice.

- Veiller à la composition des classes et des groupes participe aussi à la prévention. J'ai vu souvent des groupes explosifs qui n'avaient pas été pensés un instant en termes de relations humaines.
- Favoriser le travail en équipe des adultes est une mesure utile et indispensable aussi. Dans un précédent article, paru dans le n° 416 des *Cahiers pédagogiques*, consacré à l'analyse des pratiques, je décris une situation d'affrontement entre un enseignant et l'élève bouc émissaire de la classe qui l'exaspérait. La séance d'analyse des pratiques a permis de comprendre et de dénouer ce qui s'était passé là pour le jeune et pour son professeur. Après cet affrontement et son analyse en groupe avec un tiers psychologue, le jeune a pu retrouver une place plus sereine et plus valorisante auprès de ses camarades et des enseignants qui focalisaient eux aussi leur agressivité sur lui, alors que, persécuté, il se défendait bruyamment et devenait insupportable à tous.
- Avec les élèves, dès le début d'année, utiliser différentes possibilités d'expression individuelles et collectives dans un cadre protégé par un adulte référent afin de lutter contre la loi du silence, de créer et de renforcer des liens, du respect et de la solidarité entre élèves ; de même que mettre en place un réel accueil (qui se reproduirait quotidiennement à chaque début de cours par une attention et une disponibilité portées au groupe et à son état), préférer des travaux de coopération à ceux de compétition générateurs de stress et de rivalités.
- Dans la classe, on peut prévoir des temps de régulation et d'information où les élèves pourront réfléchir sur le vivre ensemble, s'exprimer par l'écrit ou la parole, travailler sur les conflits, les règles de vie en groupe, la question de la place et de la sécurité de chacun.

Note

- ¹ Cassettes vidéo d'Albert Jacquard, littérature : *Sa Majesté des mouches* de William Golding, *Poils de Carotte* de Jules Renard, etc.

Bibliographie

- Anzieu, D. (1975). *Le groupe et l'inconscient*. Paris : Dunod.
- Belmont M. (1997). Boîte à bonheurs, boîte à soucis. *Revue Je est un Autre*, 6, pp. 35-37.
- Belmont M. (1998). A propos du bouc émissaire. *Revue Je est un Autre*, 7, pp. 32-36.
- Bion W.R. (1965). *Recherche sur les petits groupes*. Paris : Presses universitaires de France.
- Bresson N. (2003). Sortir de l'affrontement. *Cahiers Pédagogiques*, 416, pp. 20-23.
- Deboutte, G. (1997). *Comment en finir avec les persécutions à l'école ?* Lyon : Chronique sociale.
- Kaës, R. (2002). *Les théories psychanalytiques du groupe*. Paris : Presses universitaires de France.
- Levine J. et Moll J. (2001). *JE est un autre. Pour un dialogue pédagogie-psychanalyse*. Issy-les-Moulineaux : ESF.
- Merle, P. (2005). *L'élève humilié : l'école, un espace de non-droit ?* Paris : Presses universitaires de France.

Notice professionnelle

Psychologue clinicienne et Formatrice à l'Université Claude Bernard, Lyon 1, IUFM de l'Académie de Lyon. Chargée de cours à l'Université Lumière-Lyon II et l'Université de Genève. Membre du Laboratoire de recherche CRPPC (Centre de Recherches en Psychopathologie et Psychologie Clinique), Université Lumière Lyon 2, Équipe d'accueil 653. Membre du Groupe de recherche en Clinique de l'éducation : travaux portant sur la souffrance professionnelle enseignante. Membre de l'équipe de recherche École et Société, IUFM de Lyon. Expérience importante de la formation d'adultes et de l'analyse des pratiques professionnelles dans le champ social, de la santé, du handicap, de l'éducation et de l'enseignement.

nancy.bresson@univ-lyon1.fr